



HAL
open science

Qu'est-ce que la décadence ?

Arnaud Miranda

► **To cite this version:**

Arnaud Miranda. Qu'est-ce que la décadence? : Réflexions épistémologiques sur une figure du temps. *Alkemie Revue semestrielle de littérature et de philosophie*, 2021, 1 (27), pp.89 - 103. 10.48611/isbn.978-2-406-11894-7.p.0089 . hal-03381279

HAL Id: hal-03381279

<https://hal.science/hal-03381279>

Submitted on 19 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QU'EST-CE QUE LA DECADENCE ?
Réflexions épistémologiques sur une figure du temps

MIRANDA (Arnaud), « Qu'est-ce que la décadence ? Réflexions épistémologiques sur une figure du temps »

RESUME – Aux nombreuses études littéraires sur l'idée de décadence répond un silence presque total des sciences humaines. Comment expliquer cette déconsidération, et peut-on y remédier ? Cet article montre que le problème réside dans la mécompréhension du statut même de la décadence : elle n'est ni un fait ni un concept, mais bien une catégorie essentielle de notre rapport au temps.

MOTS-CLES : décadence, déchéance, déclin, imaginaire, mythe

ABSTRACT – If literary studies on the idea of decadence thrive, social sciences seem willingly to ignore it. How can we explain this disdain? And how could it be overcome? This article will demonstrate that the problem lays on a misunderstanding about the nature of decadence: it is not a fact nor a concept, but an essential category for our perception of time.

KEYWORDS: decadence, decay, decline, imaginary, myth

Arnaud MIRANDA est doctorant en théorie politique à Sciences Po (CEVIPOF, École de droit). Ses recherches portent sur la présence de la décadence dans l'histoire des idées contemporaines, de ses origines réactionnaires (Spengler, Evola, Schmitt) à ses incarnations plus récentes (Deleuze, Derrida, Lyotard, Vattimo).

C'est à la fois tout et rien ; on dirait que le sang, ou l'air, ont changé ; une mystérieuse maladie a détruit le germe de génie de l'époque précédente, mais tout reluit de nouveauté, de sorte qu'on ne sait plus en fin de compte si le monde a réellement empiré, ou si l'on a simplement vieilli.

Robert Musil, *L'Homme sans qualités*

« Qu'est-ce que la décadence ? » Cette première question – aussi brutale qu'essentielle – nous embarrasse autant qu'elle nous permet de saisir l'intérêt de notre objet d'étude. Tenter de le définir, c'est déjà tomber dans une impasse aux allures d'aporétique augustinienne. La décadence semble avoir pour elle l'évidence et la banalité du sens commun, mais ne se réduit cependant à aucune circonscription conceptuelle convaincante.

De nombreuses études lui ont pourtant été consacrées dans le champ littéraire. Que l'on pense simplement au travail magistral de Jean de Palacio¹, à l'étude de Jean Pierrot², ou plus récemment au travail d'Andrea Schellino³. À travers leurs prismes, la décadence devient un motif littéraire intimement lié à l'esthétique *fin-de-siècle*. À cette littérature abondante fait écho un silence quasi total des sciences humaines. La décadence est généralement réduite à son usage dans la rhétorique réactionnaire, ou à l'antithèse simpliste de l'idée de progrès.

Ce désintérêt nous apparaît comme une véritable carence. Confinée au domaine littéraire ou caricaturée comme un fantasme réactionnaire, la décadence perd son amplitude et sa signification profonde. Elle est pourtant une « catégorie essentielle de notre perception »⁴. Mais alors, *comment* penser la décadence ? Nous essaierons ici de poser les bases d'une étude de la décadence dans le champ des sciences humaines. Cette propédeutique a également vocation à rassembler le peu de travaux académiques sur la question afin de constituer une véritable tradition des études de la décadence.

Notons qu'il ne faudrait pas voir dans cette entreprise une démarche en opposition ou en marge des études littéraires sur le sujet. Au contraire, notre travail montrera que le statut épistémologique de l'idée de décadence nous force à repenser le cloisonnement entre littérature et philosophie, entre mythe et concept.

DECADENCE, DECLIN ET DECHEANCE

Afin de comprendre l'embarras des chercheurs devant la notion de décadence, il faut insister sur les problèmes conceptuels que pose la plasticité du terme. Aussi bien dans son étymologie et sa sémantique que dans l'histoire de ses usages, la décadence semble toujours recouvrir quelque paradoxe.

Le terme français « décadence » prend son essor avec l'humanisme. Comme le dit Pierre Chaunu, c'est un « cadeau de la modernité »⁵. Il est le dérivé direct du bas-latin *decadentia*. *Decadentia*, issu de la préfixation *de-cadere* (dé-choir), est utilisé

¹ Jean de Palacio, *Figures et formes de décadence*, Paris, Séguier, 2000 ; Jean de Palacio, *La Décadence : le mot et la chose*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

² Jean Pierrot, *L'Imaginaire décadent 1880-1900*, Paris, P.U.F., 1977.

³ Andrea Schellino, *La pensée de la décadence de Baudelaire à Nietzsche*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

⁴ Julien Freund, *La Décadence*, Paris, Sirey, 1984, p. 5.

⁵ Pierre Chaunu, *Histoire et décadence*, Paris, Perrin, 1981, p. 69.

uniquement au sens littéral. Autrement dit, la décadence signifie initialement la décrépitude matérielle d'un objet physique. Au XVII^e siècle, s'opère un glissement sémantique. La décadence prend un sens figuré. Elle concerne désormais les personnes, les empires. Enfin, au XVIII^e siècle, avec l'influence historiographique des Lumières, la décadence cesse d'être un état pour devenir une période historique à part entière. Au niveau sémantique, il est donc important de repérer un glissement du sens naturel au sens moral, et enfin au sens purement historique. Ce glissement s'accompagne d'une métaphorisation (la décadence devient une sorte de « ruine » de l'âme) et se caractérise par une métonymie d'abstraction (le *processus* concret devient progressivement un *état* moral).

Pour se convaincre que ce glissement n'est pas accidentel et qu'il renvoie à une particularité intrinsèque à l'idée de décadence, intéressons-nous à son équivalent latin. Contrairement au terme *decadentia* (tardif et littéral), le terme *degeneratio* fait étroitement écho à notre concept moderne de décadence. Or, le substantif *degeneratio* n'existe pas à l'âge classique. Seuls le verbe *degenerare* et l'adjectif *degener* sont utilisés. Le mot *degeneratio* n'apparaît qu'à la fin de l'empire. Autrement dit, si l'idée d'une *dynamique* de dégénérescence est seule concevable pour les classiques, les tardifs envisagent eux un *état* de dégénérescence. Cette abstraction métonymique correspond également à une transformation du sens : la dégénérescence cesse d'être un mouvement cosmique pour devenir un état de décomposition précurseur de la fin des temps.

Ainsi, l'étymologie du terme nous révèle une tension intrinsèque à l'idée de décadence. Celle-ci semble signifier à la fois un déclin naturel de toute chose et une déchéance morale qui touche ce qui est humain. Cette ambivalence sémantique a embarrassé les quelques auteurs qui se sont penchés sur la notion. Vladimir Jankélévitch pose le problème en ces termes :

[D]ans la décadence, en effet, nos propres rythmes vitaux semblent rejoindre des rythmes astronomiques et calendariques ; dans la décadence l'alternance journalière de la montée et du déclin et le cycle annuel des saisons (qui est une alternance en quatre temps) font place à une dégradation irréversible ; la *mutation in pejus*, cette fois est incompensée et semelfactive.⁶

Cependant, « la décadence ne se confond ni avec la déchéance théologique, ni avec la dégénérescence biologique, ni avec le déclin individuel »⁷. Il s'efforce alors de distinguer déchéance et décadence. La distinction viendrait d'une différence dans le rapport au temps : dans la perspective d'une déchéance, c'est la temporalité même qui est avilissement, tandis que la décadence intègre la possibilité d'une élévation temporaire. Ce parti pris amène Jankélévitch à rapprocher la décadence de l'idée de déclin naturel, en ce sens qu'« une même loi préside à la sénescence, à la dégénérescence et à la décadence, – une loi pambologique d'usure et de flétrissement... »⁸. Cependant, déclin et décadence ne peuvent se confondre, dans la mesure où l'absolutisme de la déchéance demeure à l'horizon. Jankélévitch semble d'ailleurs lui-même contredire la distinction qu'il vient à peine de poser :

Il y a toujours eu décadence ! La décadence a commencé tout de suite, dès la première blancheur de l'aube et le jour même de notre naissance ; de sorte que tout, en un sens, est décadence même notre naissance – tout y compris ces régressions provisoires qui, de temps à autre, retardent le procès évolutif...⁹

⁶ Vladimir Jankélévitch, « La décadence », *Revue de métaphysique et de morale*, n°4, 1950, p. 435.

⁷ *Ibid.*, p. 435.

⁸ *Ibid.*, p. 436.

⁹ *Ibid.*, p. 454.

Jean-Louis Vieillard Baron a également identifié ce problème de proxémie. Tout comme Jankélévitch, il lui semblait important de marquer un écart de sens entre décadence et déchéance : « La disjonction des notions de décadence et de déchéance nous invite à suspendre tout jugement éthique : alors que la déchéance a un aspect moral, celle de décadence ne devrait pas en avoir »¹⁰. Cependant, J.-L. Vieillard Baron en vient très rapidement à l'idée que la déchéance est en quelque sorte une décadence absolue, ou une « absolutisation de la décadence au niveau ontologique »¹¹. En ce sens, même lorsqu'il est question de décadence historique, nous nous débattons avec l'horizon théologico-moral de la déchéance. J.-L. Vieillard Baron en arrive alors à la conclusion suivante :

[L]a notion de déchéance et celle de déclin ne sont pas vraiment satisfaisantes pour dire cette inadéquation de ce que nous vivons à ce que nous sommes en propre. Déchéance a le tort d'évoquer une chute ponctuelle et en français, une connotation morale qui fausse le problème. [...] Déclin contient une métaphore naturelle implicite : le déclin est le vieillissement qui rapproche les plantes et les êtres en général du sol. [...] Mais le défaut de cette belle image du déclin est de reposer sur le schéma de l'alternance naturelle : l'automne décline mais le mystère printanier fera tout renaître.¹²

Jean-Pierre Sironneau souligne lui aussi la difficulté de distinguer la décadence de ses synonymes. Il s'inquiète en particulier de la confusion de déclin et décadence. En se référant aux termes allemands, il tâche de cerner ce qui les différencie :

Je me contenterai ici de distinguer le terme de décadence d'un terme dont le sens en est très proche, et qu'on lui substitue très souvent, celui de déclin ; ainsi on parlera aussi bien du déclin de l'Occident que de la décadence de l'Occident. En réalité, le terme utilisé par O. Spengler était *Untergang* et non *Verfall*. [...] La décadence suggère l'image de l'« écroulement » ou de la « désintégration ». Déclin, par contre indique « l'état de tout ce qui touche à sa fin, de ce qui parvient au terme de sa course, de son évolution ». [...] En ce sens, le déclin n'est pas le contraire du progrès, c'est une phase inéluctable de tout ce qui vit.¹³

Cependant, à peine après avoir posé sa distinction, Sironneau doit admettre que celle-ci a quelque chose d'artificiel au regard de la tradition des discours de la décadence :

Mais s'il est utile de distinguer déclin et décadence, pour éviter des confusions trop grandes, on est bien obligés de reconnaître que, de fait, dans les débats autour du terme de la décadence, les deux significations se recouvrent et s'interpénètrent, sans doute parce que tout écroulement est précédé d'un déclin.¹⁴

Enfin, il est amusant de remarquer que ce problème s'est posé avec acuité pour les traducteurs français de Heidegger. Dans le paragraphe 38 d'*Être et temps*, Heidegger fait intervenir le concept de *Verfallen* pour caractériser un mode d'être du Dasein dans la quotidienneté. Le terme est issu du nom *Verfall* qui signifie généralement « décadence ». Cependant, certains traducteurs ont été si embarrassés par l'ambiguïté du terme qu'ils ont parfois opté pour des traductions fantasques.

¹⁰ Jean-Louis Vieillard Baron, « Décadence historique et déchéance ontologique », *La décadence. Mythe, réalité ou idéologie ?* (colloque), 28 et 29 avril 1983, p. 43.

¹¹ *Ibid.*, p. 48.

¹² *Ibid.*, p. 50.

¹³ Jean-Pierre Sironneau, « Les deux versants mythologique et socio-historique de l'idée de décadence », *La décadence. Mythe, réalité ou idéologie ?* (colloque), 28 et 29 avril 1983, p. 3.

¹⁴ *Ibid.* pp. 3-4.

Ainsi, François Vezin traduit *Verfallen* par « dévalement »¹⁵ et Emmanuel Martineau par « échéance »¹⁶. Bien que le terme soit désormais plutôt traduit par « déchéance » (Jean Greisch¹⁷, Marlène Zarader¹⁸) pour souligner la dimension ontologique du *Verfallen*, les traducteurs demeurent insatisfaits de sa connotation théologique et morale.

Les problèmes rencontrés par ces auteurs nous permettent de saisir un aspect important de l'idée de décadence. Malgré son caractère flou et ambigu, celle-ci résiste au rasoir d'Occam. Autrement dit, malgré l'ambiguïté de sa proxémie, la décadence est irréductible à un concept voisin comme le déclin ou la déchéance. Elle recouvre une réalité qui lui est propre.

VARIÉTÉ DES USAGES

Cette plasticité sémantique s'accompagne d'une extrême variété des usages du terme. À cet égard, l'ouvrage magistral de Julien Freund démontre clairement que la décadence n'est pas une notion que l'on pourrait situer historiquement¹⁹. Elle est présente à toutes les époques et relève de types de discours fondamentalement différents. Ainsi, on retrouve sans peine l'idée de décadence dans de nombreuses mythologies anciennes. La cosmologie hindoue nous en donne probablement la version la plus typique. Cette dernière conçoit le temps sous forme d'une succession de cycles, les *yugas*. Dans cette conception, la notion de décadence est associée au *kali-yuga*, qui correspond à une période de fin de grand cycle, à un âge des ténèbres. Cette idée d'une décadence cosmique se retrouve chez les Grecs, et notamment chez Hésiode à travers le mythe des âges de l'humanité. Cependant, il est important de noter que l'idée de décadence a rapidement été transposée hors du domaine mythique. Platon, lecteur d'Hésiode, est aussi le théoricien de la corruption des régimes politiques à travers le concept d'anacycluse. Cette idée structure également la vision latine de la décadence, notamment chez Ovide, mais aussi dans une perspective plus historique avec Polybe ou Cicéron.

La décadence est aussi une idée forte des religions ayant une conception eschatologique du temps. Certainement héritière des religions iraniennes – zervanisme puis zoroastrisme – puis d'une certaine lecture apocalyptique de l'Ancien Testament, l'eschatologie chrétienne en est l'exemple typique. En effet, avec le christianisme, c'est le temps lui-même qui devient décadence. Le temps historique est compris entre deux éternités : celle d'avant la Création et celle qui suivra la Fin des Jours. Dans cette veine s'instituent de véritables conceptions théologiques de la décadence, notamment au Moyen-âge avec Justin, Jérôme ou encore Augustin. Cette idée pénètre même le discours historique chez Orose, disciple d'Augustin. On trouve des ramifications tardives de cette conception de la décadence chez des auteurs tels que Joachim de Flore ou Nicolas de Cues.

La modernité n'a pas raison de la décadence. Que ce soit chez Vico ou Machiavel, la décadence reste une notion importante. Malgré une certaine amputation de sa profondeur théologique, celle-ci garde le sens d'une déchéance historique et morale. Cette conception passe également chez de nombreux auteurs

¹⁵ Martin Heidegger, *Être et temps*, trad. Vezin, Paris, Gallimard, 1986, p. 223.

¹⁶ Martin Heidegger, *Être et temps*, trad. Martineau, Paris, Authentica, 1985, éd. hors commerce, pp. 349-350.

¹⁷ Jean Greisch, *Ontologie et temporalité : Esquisse systématique d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, P.U.F., 1994, p. 225.

¹⁸ Marlène Zarader, *Lire Être et Temps de Heidegger*, Paris, Vrin, 2012, p. 299.

¹⁹ Julien Freund, *La Décadence*, Paris, Sirey, 1984. Citons aussi Bernard Valade, « L'idée de décadence », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°62, 1977.

des Lumières, comme le montre admirablement le travail de Jean-François Dunyach²⁰. On la retrouve ainsi chez Montesquieu, mais aussi chez Rousseau pour qui elle prend une dimension quasi-fondatrice pour son œuvre. La civilisation devient alors le sujet en décadence. Or, c'est bien dans la continuité de cette idée que viennent s'inscrire les grands penseurs contemporains de la décadence que sont Gobineau, Burckhardt ou encore Spengler ; mais aussi les grands auteurs de la décadence tels que Baudelaire, Huysmans et Musil.

Que faut-il retenir de ce panorama ? La permanence historique de la décadence comme objet de discours en démontre la plasticité absolue. Elle est un sujet pour le mythe, le poète, l'historien, le théologien, le sociologue ou encore le métaphysicien. Une question se pose alors pour le chercheur qui tente de circonscrire son objet. Comment discriminer ces usages ? Peut-on distinguer les usages conceptuels des usages poétiques de la décadence ?

Un autre problème se pose également lorsque l'on s'intéresse aux interprétations historiques de la décadence. À propos d'un même événement, l'idée de décadence est souvent convoquée de manière contradictoire. Prenons pour exemple une singularité historique qui a frappé tous les penseurs de la décadence : la chute de Rome. Comment expliquer la chute de la *Roma aeterna* ? Les historiens païens, comme Zosime, vont mettre en cause le christianisme. Celui-ci aurait dissout les valeurs viriles de force et de courage pour leur substituer une mythologie de la faiblesse. De leur côté, Salvien puis Orose expliqueront précisément la chute de Rome par la persistance des valeurs païennes : les Romains sont décadents car ils ne sont pas assez chrétiens ! Puis, suivant la prophétie de Daniel sur les quatre royaumes, certains théologiens médiévaux diront que Rome n'est jamais tombée. En effet, selon l'interprétation chrétienne de la prophétie, Rome est le dernier des quatre royaumes à devoir tomber avant le retour du Messie. Or, comme le Messie n'est pas venu, Rome ne peut pas être tombée, sinon la prophétie serait invalidée : c'est la thèse de la *translatio*. Avec l'humanisme renaissant, la chute de Rome est reconsidérée. Machiavel et Vico, notamment, la repensent à nouveaux frais. On trouve alors une progressive remise en question du rôle dissolvant du christianisme, qui culmine avec les auteurs des Lumières tels que Montesquieu, Voltaire et surtout Gibbon. La réaction romantique aux Lumières induit enfin un nouveau rapport à la chute de Rome. Aux regrets de la finesse de la civilisation romaine succède une apologie du Barbare, comme symbole du triomphe de la vitalité sur la fioriture. La chute de Rome signifie l'avènement d'un homme nouveau : l'homme du Nord, le Germain. Nous trouvons notamment cette vision chez Herder.

Ainsi, le paradigme de la chute de Rome cristallise les contradictions des pensées de la décadence. Selon la tradition à laquelle on se rattache, la décadence romaine porte une signification différente. Le chrétien verra dans la décadence romaine une simple *translatio* ; le moderne une leçon déplorable sur la faillibilité des grandes civilisations ; et le romantique une confirmation de l'intuition selon laquelle la vitalité d'une culture neuve triomphe toujours de l'inertie d'une civilisation raffinée.

Certains vont d'ailleurs plus loin. Deux courants littéraires, le symbolisme et le décadentisme, recouvrent ce que nous appelons l'esprit *fin-de-siècle*. Ces artistes ont en commun un rapport singulier à la décadence. Leur vision est évidemment mélancolique : l'époque est à l'agonie. Néanmoins, ils ne tombent pas dans une nostalgie d'un passé révolu. Leur attitude relève d'une valorisation esthétique de la

²⁰ Jean-François Dunyach, *La notion de décadence dans le discours historique des Lumières : France et Grande-Bretagne 1730-1790*, Thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 2001.

décadence. Mais qu'y a-t-il à admirer dans une époque décadente ? Pour le comprendre, il faut admettre avec Jankélévitch que la décadence est tératogonique²¹. Elle est créatrice de monstruosité qui suscitent la fascination morbide des artistes : la littérature devient tératologie, voire « tératolatricie ». Que l'on pense à la fascination de Huysmans pour le maladif et la névrose, mais aussi pour le détail et l'artifice. En somme, ce qui fascine les décadents, c'est la dissolution, l'outrance, l'exubérance, le gigantisme, l'emphase et l'excès de raffinement. Ces artistes *fin-de-siècle* revisitent alors les derniers temps de l'empire romain, exaltés par la démesure et la cruauté. Pour reprendre le mot de Cocteau, la décadence est pour eux « la grande minute où une civilisation devient exquise »²². Ainsi, la décadence ne serait pas seulement la fin d'une civilisation, mais aussi son accomplissement, son apogée véritable.

Désormais, nous comprenons la nature profondément paradoxale de la décadence. Elle semble toujours recouvrir des significations et des usages contradictoires, sans jamais pouvoir s'y réduire. La décadence oscille entre le champ naturel et le champ moral, entre l'horizon d'une fin définitive et celui d'une renaissance, entre la perspective angoissante de la disparition et celle – délicate et cruelle – de vivre une ère tératogonique. Dès lors, comment circonscrire théoriquement cet objet ?

ÉPISTEMOLOGIE : LE STATUT DE LA DECADENCE

Devant la grande plasticité de la notion de décadence et de ses usages, certains chercheurs ont voulu lui donner un statut épistémologique restreint. Plus précisément, ceux-ci se sont efforcés de penser la décadence à travers le prisme de sa pertinence scientifique. L'idée était alors de disqualifier les usages rhétoriques du terme pour préserver uniquement les usages légitimes ou objectifs.

Une première solution pour objectiver la notion de décadence serait de la réduire à un fait empirique. C'est ce que propose Chaunu en distinguant les « décadences objectives » des « décadences subjectives ». Pour lui, « il n'y a de décadence objective que démographique »²³. La décadence est donc chiffrable puisqu'elle se mesure à travers l'étude de la pyramide des âges. Cette thèse lui permet d'affirmer que la plupart des véritables décadences n'ont pu avoir lieu que lors de la préhistoire. Une seule décadence répond en fait à ce critère dans l'histoire : celle de l'Amérique du Sud au XV^e siècle, qui aurait perdu 90% de sa population avec le début de la *Conquista*. Les autres décadences, même celle de Rome, seraient nées avant tout d'une dramatisation artistique de la transition. Ainsi, pour Chaunu : « La virtuosité est la grande pourvoyeuse de la décadence. »²⁴ Chaunu fait donc un choix théorique clair : il réduit le champ d'application de la décadence afin de lui conférer une valeur scientifique, et même chiffrable. Cette option pose un problème principal. La réduction à la seule démographie va contre la spécificité de la décadence comme objet. En effet, l'explication positiviste monocausale entre en totale dissonance avec la sémantique de la décadence telle que nous l'avons décrite plus haut. La décadence est toujours déchirée entre le champ moral et le champ naturel. Ainsi, la réduire à un pur déclin matériel l'amputerait d'une part essentielle de sa conceptualité. De plus, selon les critères de Chaunu, la chute de Rome n'est pas considérée comme une décadence objective, alors même que cet événement est absolument déterminant

²¹ Vladimir Jankélévitch, « La décadence », *op.cit.*, p. 436.

²² Jean Cocteau, *Maalesh*, Paris, Gallimard, 1950, p. 145.

²³ Pierre Chaunu, *Histoire et décadence*, *op.cit.*, p. 119.

²⁴ *Ibid.* pp. 119-120.

dans la conception de la plupart des penseurs de la décadence. Autrement dit, une approche purement historique et empirique ne peut nous aider à circonscrire l'idée de la décadence.

Une autre option reviendrait à considérer la décadence comme un simple discours, comme un complexe rhétorique. Autrement dit, si l'on reprend le terme de Chaunu, toute décadence serait « subjective ». C'est le choix que fait Jean-Yves Frétygné²⁵. Pour lui, la notion de décadence peut être réduite à un « complexe discursif » porteur d'une « idéologie parascientifique »²⁶. Cette position permet d'expliquer l'ambiguïté de la décadence vis-à-vis du champ naturel. En effet, pour J.-Y. Frétygné, la décadence relève uniquement de la culture politique (et donc du champ moral) et ne s'aventure dans le champ naturel que pour emprunter frauduleusement à la science biologique. La décadence serait en fait un « complexe discursif » diffusant l'idéologie selon laquelle « les sociétés humaines sont des organismes dont les hiérarchies sont limitées »²⁷. Malgré ses attraits, cette option nous semble également problématique. D'abord, l'hypothèse de J.-Y. Frétygné n'est recevable que dans le cadre temporel borné qu'il étudie, c'est-à-dire la période 1870-1914. Or, si l'on tente d'étendre cette acception de la décadence aux conceptions antérieures, l'analyse dysfonctionne. Impossible, à cet égard, de considérer l'eschatologie chrétienne comme une idéologie parascientifique. De plus, même dans la période contemporaine, toutes les conceptions de la décadence ne peuvent être réduites à des idéologies raciales pseudo-darwiniennes. Que l'on pense ici aux théories de Spengler, Evola, Schmitt ou encore Pareto²⁸. Plus généralement, la réduction de la décadence à un simple discours pose deux problèmes : la difficulté d'expliquer sa récurrence historique, et la tendance à idéologiser une notion qui n'est pas nécessairement politique. En somme, penser la décadence à travers un prisme réducteur – que ce soit à travers l'histoire sérielle ou la rhétorique – ne nous permet pas de lui rendre justice.

Heureusement, d'autres penseurs ont tâché de rendre compte de la décadence sans succomber à ce réductionnisme. C'est notamment le cas de Freund qui, dans le chapitre introductif de *La Décadence*, prend à bras le corps le problème épistémologique qui nous occupe. Il le règle en décrivant la décadence comme :

[U]ne catégorie fondamentale de notre perception immédiate, qui correspond à notre expérience quotidienne, au même titre que la naissance, l'ordre des choses, la nuit étoilée, les dénivelllements du terrain.²⁹

La décadence n'est donc ni tout à fait naturelle, c'est-à-dire présente objectivement dans les choses, ni strictement sociale, dans la mesure où elle n'est pas un simple discours historiquement construit. Elle est plutôt un prisme de lecture de notre rapport au réel. Or, ce prisme prend des significations historiques différentes en fonction des « conceptions que les hommes ont élaborées [...] pour [en] rendre compte »³⁰. Ces différentes conceptions de l'histoire le mèneront ensuite à élaborer une typologie des pensées de la décadence. Il existe selon lui trois versions historiques de la notion de décadence : les théories cycliques, les théories

²⁵ Jean-Yves Frétygné, « Analyse du complexe discursif de la décadence sur l'homme et la société », in *La décadence dans la culture et la pensée politiques*, op.cit., pp.159-188.

²⁶ *Ibid.*, p. 160.

²⁷ *Ibid.*, p. 162.

²⁸ Arnaud Miranda, *Les théories de la décadence au XXe siècle*, Mémoire de recherche, Sciences Po, 2019.

²⁹ Julien Freund, *La Décadence*, op.cit., p. 5.

³⁰ *Ibid.*, p. 5.

catastrophiques et les théories ondulatoires³¹. L'intérêt de cette classification est qu'elle se fonde sur le cadre métaphysique de déploiement de toute conception de la décadence. Quant à son objet et sa méthode, toute pensée de la décadence est assujettie aux principes métaphysiques propres au paradigme de l'auteur et de son époque.

Dans un article de 1987, Pierre-André Taguieff, héritier de Freund, reprend son analyse en l'amendant. Tout d'abord, il ajoute deux types de théories aux trois genres distingués par Freund : la version « dysgénique » et la version « néo-baroque ». Puis, il introduit une nouvelle typologie :

Nous voudrions enfin formuler plus précisément ce qui nous apparaît comme le paradoxe de la décadence, selon les deux types de rapports qu'elles entretiennent avec l'origine : d'une part, la *décadence-déclin*, noyau de la conception traditionaliste, postulant une première origine sublime et croyant constater une marche vers la fin ou la mort expliquée par la perte de l'origine, l'oubli, la trahison, la dé-perdition ; d'autre part, la *décadence-régression*, noyau de la conception évolutionniste-historiciste, postulant une origine basse, un premier état inférieur (« primitif »), la décadence étant dès lors pensée comme retour à l'origine dans le présent, ou retour à l'origine, l'animalité des commencements : régression. Il nous semble que ces deux types de décadence sont hétérogènes et incommensurables.³²

Cette identification de deux types de décadence lui permet ensuite de dégager ce qu'il appelle un « archi-concept » de la décadence :

Mais nous pouvons néanmoins construire l'*archi-concept* de décadence : celle-ci est le mode d'évaluation de tout processus historique à partir d'une *valeur-norme absolue*, soit un Âge d'Or (utopie rétrospective ou prospective : devoir-être, devoir-faire) soit un idéal régulateur. Il semble qu'un tel concept normatif soit inéliminable du discours historique, dès lors que celui-ci s'élève au-dessus d'un positivisme aveugle.³³

L'« inéliminabilité du terme dans métalangage des sciences historiques, sociales, politiques »³⁴ viendrait donc de son caractère méta-conceptuel. Autrement dit, la décadence n'est pas un objet empirique ou un simple élément rhétorique, c'est une catégorie constitutive de tout discours sur le monde social.

Il nous faut désormais éclairer cette dimension « méta-conceptuelle » de la décadence comme catégorie interprétative. En effet, si Freund et P.-A. Taguieff ont le mérite d'identifier son statut, ils se concentrent tous deux sur une typologie des usages historiques de la décadence. Pierre Million, au contraire, tente de saisir philosophiquement ce que signifie cette méta-conceptualité de la décadence. Selon lui, pour comprendre le sens de la décadence, il faut s'extirper du discours historique pour adopter une démarche herméneutique, c'est-à-dire nuancer l'opposition caricaturale entre événement et interprétation, entre fait et sens, entre logique et mythique. Pour P. Million, c'est l'interdépendance profonde entre factualité et interprétation qui explique l'irréductibilité de la décadence à un fait ou à un effet de langage. « Tout récit historique paraît donc s'organiser avec des catégories ou des types qui sont un compromis entre leur fonction descriptive et leur fonction interprétative », écrit-il³⁵. Parmi ces catégories, certaines comportent plus de sens interprétatif que de caractère descriptif. C'est le cas de la décadence. La permanence

³¹ *Ibid.*, pp. 357-358.

³² Pierre-André Taguieff, « Julius Evola, penseur de la décadence », *Politica Hermetica*, Paris, L'Âge d'Homme, n°1, 1987, p. 21.

³³ *Ibid.*, p. 23.

³⁴ *Ibid.*, p. 25.

³⁵ Pierre Million, « La décadence comme catégorie interprétative d'une herméneutique historique », *La décadence. Mythe, réalité ou idéologie ?* (colloque), 28 et 29 avril 1983, p. 106.

de la décadence comme catégorie interprétative d'une herméneutique historique lui donne paradoxalement un caractère anhistorique :

La décadence désigne le moment d'un cycle temporel dont la périodicité l'apparente à un phénomène indéfiniment récurrent. On pourrait dire qu'elle est coextensive à l'historicité de l'homme, comme la prohibition de l'inceste est coextensive à sa socialité. Elle est une règle de l'historicité, au sens où l'interdit institutionnel de l'inceste est une règle, c'est-à-dire elle est l'édiction anonyme, - le *fatum irreparabile* -, par laquelle la culture se suture, dans les origines les plus archaïques, à l'ordre naturel et à l'ordre biologique. [...] La décadence devient par là moins qu'un événement, de la mémoire historique, une "figure" de la mémoire mythique, un événement, si on veut, an-historique.³⁶

P. Million touche du doigt un élément essentiel : le caractère mythique de la décadence ne disparaît pas lorsque celle-ci est utilisée comme catégorie interprétative de l'histoire. La méta-conceptualité de la décadence peut ainsi s'expliquer par la thèse selon laquelle la décadence est avant tout une « une symbolique du temps »³⁷. Autrement dit, il ne s'agit pas de réduire tout usage de la décadence à une mythologie, mais bien de penser l'articulation problématique entre sa structure mythique et l'usage conceptuel qui en est fait.

Doublement mythique serait une décadence qui ne se penserait que comme l'image d'une chute qui n'aurait pas son référent dans la trame empirique de nos actes ; qui par ailleurs ne se penserait que comme catégorie d'un récit sans ancrage dans les structures secrètes d'une temporalité originaire qui pour cette raison est aussi, peut-être, la temporalité de *notre* imaginaire. L'histoire de la décadence doit donc réconcilier le mythologue, l'historien et le philosophe de l'histoire. L'histoire (*Geschichte*) doit être le référent du mythe pour que le mythe de la chute excède la fiction qu'il raconte et devienne décadence historique ; et le mythe, être l'indestructible garant de notre mémoire historique pour que l'histoire (*Historie*) de la décadence accède à l'intelligence non seulement d'un passé voué à l'oubli, mais d'une temporalité vouée à l'histoire (*Geschichte*), quoique peut-être, hypothèse du philosophe, non perdue en elle, et toujours en retrait. L'histoire est le retrait du temps et la décadence historique ni la simple image, ni le pur concept, mais la "figure" ou le symbole de ce retrait.³⁸

La contribution de P. Million nous permet de résoudre la majorité des problèmes épistémologiques qui se posaient à nous. Plus précisément, elle nous permet de clarifier le statut de la décadence. Celle-ci est une catégorie interprétative, aux échos mythiques, qui intervient à chaque fois que nous tentons de donner sens à l'histoire. Elle est un « schème » au sens de Durand, c'est-à-dire « généralisation dynamique et affective de l'image » qui « forme le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination »³⁹.

Cette approche permet également de saisir la continuité entre les différents types de discours de la décadence. C'est bien une même schématique de la décadence qui se joue chez les théologiens médiévaux, les auteurs des Lumières ou encore les poètes décadents de la fin du XIX^e. Ainsi, cette approche herméneutique nous permet de saisir les différences d'interprétations entre les époques. Toute interprétation est comprise entre un *espace d'expérience* et un *horizon d'attente*. Autrement dit, le mythe de la décadence fait l'objet d'une tradition, chaque fois réinterprétée selon des contextes historiques et des intentions théoriques, normatives ou esthétiques toujours différents. Il n'y a donc jamais de *théorie* de la décadence, mais toujours une *herméneutique* de la décadence.

³⁶ *Ibid.*, p. 108.

³⁷ *Ibid.*, p. 108.

³⁸ *Ibid.*, p. 120.

³⁹ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, P.U.F., 1960, p. 52.

CONCLUSION

Qu'est-ce que la décadence ? Ni un fait, ni un complexe rhétorique, ni un concept. Elle est bien plutôt un schème, c'est-à-dire une ressource de l'imaginaire dans laquelle poètes, historiens et philosophes viennent puiser pour développer leur propre symbolique du temps. Ainsi, les penseurs de la décadence ne sont jamais des « théoriciens » à proprement parler, mais bien des herméneutes.

Cette affirmation quant au statut épistémologique de la décadence a plusieurs conséquences non négligeables. Tout d'abord, elle force les chercheurs en sciences humaines à aborder la décadence, non comme une lubie réactionnaire, mais comme une composante incontournable de l'imaginaire collectif. Mais aussi, elle nous conduit nécessairement à une remise en question des frontières disciplinaires. Si les « théoriciens » de la décadence en sont des herméneutes au même titre que les poètes, les sciences sociales ont à apprendre des approches littéraires de l'imaginaire.

Arnaud MIRANDA